

Rappel du sujet :

Dans *L'insoutenable légèreté de l'être* (1984), Milan Kundera écrit : « Déjà, dans la *Genèse*, Dieu a chargé l'homme de régner sur les animaux, mais on peut expliquer cela en disant qu'il n'a fait que lui prêter ce pouvoir. L'homme n'était pas le propriétaire mais seulement le gérant de la planète, et il aura un jour à rendre compte de sa gestion. »

Dans quelle mesure ces propos éclairent-ils votre lecture des œuvres au programme ?

Remarques préalables :

- Nous avons indiqué entre crochets, en gras et en italiques des éléments d'ordre méthodologique qui, en aucun cas, ne doivent figurer dans une copie de concours !

[Amorce en lien avec le sujet. Rappel : partez du texte quand il y en a un] Dans *La Genèse*, c'est par un homme « à son image » que Dieu achève sa création le sixième jour ; et c'est à lui qu'il confie la charge de « domine[r] » et d'« assujetti[r] » la luxuriante nature végétale et animale qu'il a créée les jours précédents. Mais le péché originel change le paradigme : s'il donne aux hommes la connaissance, il engendre leur renvoi de l'Eden et les condamne à extirper laborieusement leur subsistance d'une terre hostile, pleine d'« épines » et de « ronces » avant de « « retourne[r] dans la terre, d'où [ils ont] été pris ». Ces premiers versets bibliques expliquent le statut particulier de l'homme : il appartient à une nature dont il se croit encore le maître alors qu'il n'en est qu'un sujet - mais un sujet différent des autres, un sujet conscient, un sujet connaissant. **[Sujet cité entièrement et sans fautes]** C'est cette tension qui se trouve précisément au cœur du propos de Milan Kundera dans *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, essai publié en 1984 : « Déjà, dans la *Genèse*, Dieu a chargé l'homme de régner sur les animaux, mais on peut expliquer cela en disant qu'il n'a fait que lui prêter ce pouvoir. L'homme n'était pas le propriétaire mais seulement le gérant de la planète, et il aura un jour à rendre compte de sa gestion. » **[Reformulation du sujet]** Kundera souligne ici un quiproquo : lorsque Dieu a donné à l'homme un pouvoir de domination sur la nature et les animaux, il lui a confié une tâche de grand ordonnateur, non de grand possesseur. Or, l'homme a mal compris l'injonction divine et se comporte en maître tyrannique et tout-puissant. Le jugement de Kundera est sans appel : immanquablement, l'homme en paiera le prix un jour. **[Recherche du nœud pour mettre en tension le sujet]** Mais cette opposition entre « propriétaire » et « gérant » omet un aspect fondamental : l'homme se considère comme le dominateur du monde, mais c'est un monde auquel il appartient lui-même, ce qui fait de lui à la fois son propre maître, et, partant, son propre esclave. **[Problématique]** Alors, l'homme ne doit-il pas plutôt mettre à profit sa place singulière au sein de la nature pour se dévouer à elle afin de créer une harmonie où il n'y aurait plus de comptes à rendre ? **[Présentation des œuvres]** Les essais de Georges Canguilhem réunis sous le titre *La Connaissance de la vie* (1965) ainsi que les romans *Vingt Mille Lieues sous les mers* de Jules Verne (1869-1970) et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer (1963) éclaireront notre propos. **[Annonce du plan avec les connecteurs dialectiques]** Certes, l'homme se comporte envers la nature comme un maître tyrannique alors qu'il devrait en être le bienveillant gestionnaire. Cependant, il n'est pas rare que la nature, plus forte que l'homme, le place en position de dominé. Dès lors, l'homme ne devrait-il pas chercher à se comporter ni comme un « propriétaire », ni comme un « gestionnaire » de la nature, mais comme son membre le plus raisonnable ?

[Rappel de l'enjeu du I] Certes, les hommes semblent obéir à une injonction cartésienne qui serait décontextualisée en s'imposant comme « maîtres et possesseurs de la nature ».

[Argument A + exemples] D'abord, l'homme a entendu le verbe « régner » comme une autorisation à appliquer un pouvoir absolu sur la nature. Dans les deux romans, les hommes exercent sur la nature le droit le plus puissant qui soit : celui de vie et de mort - ce dont la narratrice du *Mur invisible* a parfaitement conscience : « Parfois je ne peux pas m'empêcher de jouer le rôle de la providence ; je sauve une bête d'une mort certaine puis j'en tue une autre parce que j'ai besoin de viande. » Ce pouvoir est parfois totalitaire puisque la mort peut être donnée sans raison, ce dont Taureau et Lynx sont les tristes victimes. Pour expliquer la mort de son chien, la narratrice émet ainsi une hypothèse : « Je ne peux m'empêcher d'y voir un désordre horrible et excessif. L'homme qui l'a abattu était certainement fou, mais sa folie même l'a trahi. Le désir secret de tuer devait déjà sommeiller en lui auparavant. Je pourrais aller jusqu'à en avoir pitié puisque telle était sa nature. » L'homme sème le « désordre » dans la nature, et c'est « sa nature » qui le pousse à agir ainsi. Même le capitaine Nemo, pourtant sensible à la conservation des espèces, n'est pas dépourvu d'ambivalence puisqu'il extermine les cachalots avec

Dissertation Kundera (BCPST)

l'éperon du Nautilus au cours d'un massacre qualifié d'« homérique ». Ned Land, pourtant peu sensible à la cause animale, en est écœuré : « c'est un spectacle terrible, en effet. Mais je ne suis pas un boucher, je suis un chasseur, et ceci n'est qu'une boucherie. » Si la chasse légitime de tuer, ce n'est pas le cas ici. Dans « L'expérimentation en biologie animale », Canguilhem se réfère à plusieurs expériences menées sur des chiens. Il cite par exemple l'extrait d'une thèse de médecine de Deisch qui porte sur l'ablation de la rate chez les chiens, et que son auteur qualifie d'« examen si douloureux et même cruel ». La science justifie l'expérimentation animale : « Il n'est pas étonnant que l'insatiable passion de connaître, armée du fer, se soit efforcée de se frayer un chemin jusqu'aux secrets de la nature et ait appliqué une violence licite à ces victimes de la philosophie naturelle, qu'il est permis de se procurer à bon compte, aux chiens ». Plus loin dans le même essai, Canguilhem évoque les expériences de Portier et Richet au début du XXe siècle, qui étudient des réactions allergiques en lien avec des piqûres de méduses sur des chiens, dans le cadre de recherches sur la vaccination et les toxines marines. Si certains chiens meurent en quelques minutes, la conclusion de Canguilhem légitime toutefois la pratique : « Il a déjà été dit que les difficultés de l'expérimentation biologique ne sont pas des obstacles absolus mais des stimulants de l'invention. » Au nom de la science, l'homme exploite l'animal, quitte à le faire souffrir, et il s'en arroe le droit parce qu'il en est le maître tout-puissant.

[Argument B + exemples] Pourtant, la « planète » ne lui appartient pas. C'est en ce sens qu'on peut lire la métaphore finale de « L'expérimentation en biologie animale ». Canguilhem termine en effet sa conférence par une métaphore empruntée à *Electre* de Giraudoux. Dans la pièce, un mendiant observe des hérissons écrasés sur une route et s'interroge sur cette faute qui les pousse à traverser. Si sur le plan philosophique, cette métaphore pose la question du destin et de la mort, elle n'a aucun sens biologique : la route étant produite par la technique des hommes, les hérissons ne traversent pas les routes, ils explorent leur milieu - lequel est traversé, lui, par les routes des hommes. Ce sont eux qui viennent dans l'environnement du hérisson et qui en causent la mort. Nemo rappelle à Aronnax que la mer était là bien avant les hommes : « C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! » S'il l'aime tant, c'est parce que « Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes. À sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! » C'est sans doute cette même raison qui conduit la narratrice du *Mur invisible* à écrire que « la forêt ne veut pas que les hommes reviennent. » Les hommes se comportent donc bien comme les « propriétaires » d'un monde qui ne leur appartient pas.

[Argument C + exemples] Alors, force est d'envisager que, conformément au postulat de Kundera, l'homme « aura un jour à rendre compte de sa gestion ». Comme Kundera, Verne emploie le futur lorsqu'il place dans la bouche du narrateur de sombres prédictions sur l'avenir des espèces animales : « L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'océan » ; les morses sont « en butte à une chasse inconsidérée qui les détruira bientôt jusqu'au dernier » ; quant à la loutre, « son espèce ne tardera pas à s'éteindre ». C'est bien cette attitude de « propriétaire » irresponsable qui a conduit les hommes à engendrer un cataclysme d'une ampleur inédite dans *Le Mur invisible*, selon la narratrice : c'est pour elle « une arme nouvelle qu'une des grandes puissances était parvenue à tenir secrète », « l'invention humaine la plus diabolique qu'avait pu concevoir le cerveau de l'homme ». Sans doute même que les hommes en rendent des comptes bien plus lourds que ceux qu'ils avaient initialement escomptés, puisque la narratrice se demande « si cette expérience, à supposer qu'il s'agisse d'une expérience, n'a pas trop bien réussi. Les vainqueurs ont l'air de se faire attendre. » Toutes les vies humaines et animales ont été conduites à leur extinction, exception faite de celles qui se trouvent dans l'enceinte du mur.

[Bilan du I] « Propriétaire » d'une planète qu'il habite, transforme, voire tue à sa guise, l'homme est donc un fléau pour la nature.

[Rappel de l'enjeu du II] Cependant, la nature est souvent forte, indépendante et imprévisible. Les expériences que l'homme en fait le prouvent, réduisant souvent l'être humain au statut de dominé, bien plus que de dominant.

[Argument A + exemples] D'une part, il est vrai que la toute-puissance de l'homme se heurte à une puissance bien plus grande : celle de la nature. Canguilhem ne cesse de célébrer ce pouvoir. En épigraphe de la partie « Méthode », il cite *L'Évolution créatrice* de Bergson : « On serait fort embarrassé pour citer une découverte biologique due au raisonnement pur. Et, le plus souvent, quand l'expérience a fini par nous montrer comment la vie s'y prend pour obtenir un certain résultat, nous trouvons que sa manière d'opérer est précisément celle à laquelle nous n'aurions jamais pensé. » Canguilhem ne cesse de défendre dans *La Connaissance de la vie* la supériorité de cette dernière sur les connaissances scientifiques théoriques. Il montre que la théorie mécaniste largement empruntée à Descartes et son héritier, le réductionnisme, ne peuvent expliquer la vie. Quels que soient les efforts de l'homme pour la

comprendre, la vie résiste car elle est surprenante et créative. Elle est plus puissante que la science. Mais la puissance de la nature s'incarne surtout dans sa capacité à engendrer des fléaux qui frappent les vivants sans que ces derniers ne sachent les parer ni même les comprendre. C'est un vent violent qui tue la petite chatte, Perle, dans *Le Mur invisible* : « Le foehn ne dura que trois jours, juste le temps qu'il fallut pour tuer Perle » ; quand un orage éclate, la narratrice se sent impuissante : « L'orage éclata pendant que je m'affairais dans l'étable. Le vent fouettait la prairie et les nuages qui couraient très bas montraient une vilaine couleur gris-jaune. J'avais peur et en même temps j'étais révoltée de cette puissance à laquelle nous étions livrées, moi et mes bêtes. » Le terme « piège » revient d'ailleurs à plusieurs reprises sous sa plume : « Par moments, j'avais l'impression que la nature ne constituait pour ses créatures qu'un immense piège. » Dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*, on imagine la nature capable d'engloutir une île entière : « Un cataclysme se produisit, inondations, tremblements de terre. Une nuit et un jour suffirent à l'anéantissement de cette Atlantide ». Si l'Atlantide est imaginaire, le maelstrom qui engloutit le Nautilus correspond bien à une réalité naturelle puisqu'il arrive que les eaux « forment un tourbillon dont aucun navire n'a jamais pu sortir. » La mer recèle elle aussi ses surprises : un calmar géant, qualifié de « fantaisie de la nature » par le narrateur, emporte un des marins du Nautilus. Les hommes ne peuvent qu'accepter, impuissants, d'être écrasés par cette puissance redoutable.

[Argument B + exemples] D'autre part, l'homme dépend de la nature, au sens où cette dernière n'a de cesse de le mettre au travail. En réalité, loin d'être un « propriétaire », l'homme est à peine un « gestionnaire » : il se rend plutôt esclave de la nature pour avoir le droit de vivre. Ce constat est parfois amer pour la narratrice du roman d'Haushofer : « Il y avait tant à faire : couper du bois, récolter les pommes, aller chercher le foin à la cabane, réparer la route, consolider le toit. Chaque fois que j'espérais me reposer un peu, un nouveau travail se présentait. » Dans le roman de Verne, Nemo explique à Aronnax que la mer est « une vaste propriété qu'[il] exploite [lui]-même et qui est toujoursensemencée par la main du Créateur de toutes choses » ; si la mer semble générer spontanément tout ce dont les marins du Nautilus ont besoin - de la nourriture, du tabac, des vêtements faits de peaux de phoque, du fenouil de mer qui sert à fabriquer du sirop contre la toux ou du charbon qui alimentent les piles du sous-marin en électricité - il faut bien chasser, récolter, transformer, « exploite[r] » ce que la mer a à offrir. Ce travail nécessaire est si laborieux que Canguilhem explique dans « Machine et organisme » que les théories d'Aristote et de Descartes ont contribué à justifier l'esclavage de l'homme et l'exploitation de l'animal : « Descartes fait pour l'animal ce qu'Aristote avait fait pour l'esclave, il le dévalorise afin de justifier l'homme de l'utiliser comme instrument. » S'il est « gestionnaire », c'est un gestionnaire dépassé par la situation.

[Argument C + exemples] C'est pourquoi face à l'expérience de cette toute-puissance, l'homme est amené à faire preuve d'humilité. La conclusion de « La Pensée et le vivant », légèrement provocante, va en ce sens : « Nous soupçonnons que, pour faire des mathématiques, il nous suffirait d'être anges, mais pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes. » Si les mathématiques reposent sur l'abstraction, on peut être « anges » ; mais puisque la biologie est une science concrète, il faut accepter notre part d'ignorance. Faire de la biologie demande plus que de l'intelligence, cela requiert de l'humilité, une acceptation de notre faiblesse, de notre bêtise. Même le capitaine Nemo, pourtant assez arrogant dans sa maîtrise du monde marin, reconnaît qu'il faut s'incliner devant la supériorité de la nature, alors qu'il envisage d'atteindre la banquise : « On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles. » La narratrice de *Mur invisible* établit un constat humble elle aussi : « Les orties continueront à pousser, même si je les arrache cent fois, et elles me survivront. Elles ont tellement plus de temps que moi. Un jour, je ne serai plus là et plus personne ne fauchera le pré, alors le sous-bois gagnera du terrain, puis la forêt s'avancera jusqu'au mur en reconquérant le sol que l'homme lui avait volé. » Le mot « humilité » provient du latin « *humus* », qui désigne la terre ; faire l'expérience de la nature, c'est souvent admettre que « tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière » (*La Genèse*).

[Bilan du II] Alors qu'il vit cerné par une nature aussi puissante que surprenante sur laquelle il est loin d'avoir toujours prise et qui le conduit à faire preuve d'humilité, comment considérer l'homme comme un « propriétaire », ou même un « gestionnaire » de la nature ? Il lui est soumis bien plus qu'il ne la possède.

[Rappel de l'enjeu du III] Dès lors, l'homme ne devrait-il pas chercher à changer de posture ? Ne gagnerait-il pas à refuser d'être « propriétaire » ou « gestionnaire » pour accepter modestement d'être le seul membre de la nature raisonnable - au sens philosophique du terme ? Refuser de gouverner, fût-ce de manière éclairée, n'est-ce pas la seule façon d'atteindre l'équilibre afin que plus personne n'ait de comptes à rendre ?

[Argument A + exemples] Il s'agit tout d'abord pour l'homme de trouver une place raisonnable au sein d'un monde auquel il appartient. Si l'homme veut entreprendre la connaissance de la vie, il doit,

Dissertation Kundera (BCPST)

selon Canguilhem dans « La Pensée et le vivant », accepter qu'il appartient à cette nature qu'il cherche à comprendre : « la connaissance pure, tant qu'elle n'accepte pas de se reconnaître partie et non juge, instrument et non commandement, l'en écarte. » La narratrice du *Mur invisible* se reconnaît d'ailleurs partie de la forêt : « Ici dans la forêt, je me trouve enfin à la place qui me convient. » Le chapitre 8 de la première partie du roman de Verne s'intitule « Mobilis in mobile », ce qu'Aronnax traduit par « mobile dans un élément mobile » : dans la mer, le sous-marin et son équipage sont à leur place et en cohérence avec leur nouvel élément.

[Argument B + exemples] Telle est la condition pour atteindre une véritable harmonie. La narratrice du *Mur invisible* le constate, alors même qu'elle vit une expérience inédite dans la forêt, avec les animaux : « Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille et quand nous sommes solitaires et malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés. » Elle crée avec les animaux qui l'entourent une véritable « famille » - et c'est le mot qu'elle emploie. Hormis l'épisode du massacre des cachalots qu'il justifie par la protection des baleines, Nemo se montre soucieux de ne pas prendre plus que ce dont il a besoin. S'il autorise la chasse du dugong, c'est pour nourrir son équipage. Quand une des baleines meurt suite à l'attaque des cachalots, il récupère son lait. Quand un de ses marins décède, il l'enterre « dans cette demeure commune, au fond de cet inaccessible Océan ». Il ne fait qu'un avec son milieu, et c'est là la clef de son bonheur. Même les progrès de l'expérience scientifique conduisent peu à peu le savant vers une forme d'harmonie, comme le constate Canguilhem : « C'est seulement après une longue suite d'obstacles surmontés et d'erreurs reconnues que l'homme est parvenu à soupçonner et à reconnaître le caractère autopoétique de l'activité organique et qu'il a rectifié, progressivement, au contact même des phénomènes biologiques, les concepts directeurs de l'expérimentation. » C'est pourquoi il appelle de ses vœux « un rationalisme raisonnable [qui] doit savoir reconnaître ses limites et intégrer ses conditions d'exercice. »

[Argument C + exemples] Finalement, l'homme doit accepter de ne pas faire des expériences sur la nature, mais d'être lui-même une expérience de la nature. Cette expérience est alors existentielle. Dans « La Pensée et le vivant », Canguilhem explique que « Ce que l'homme recherche parce qu'il l'a perdu [... c'est] une expérience dont la jouissance continue qu'on en retirerait garantirait la solidité définitive de son unité ». Or, contrainte d'adopter une nouvelle vie en phase avec la nature, la narratrice du *Mur invisible* se transforme, à la fois physiquement et moralement. Elle « ressemble davantage à un arbre qu'à un être humain » et surtout, elle est « devenue un paysan ». Elle ajoute : « Sans doute, je n'ai jamais été autre chose qu'un paysan contrarié. » Elle retrouve « la solidité définitive de son unité » prônée par Canguilhem dans cette expérience radicale de la nature. Le dénouement de *Vingt Mille Lieues sous les mers* montre la transformation ontologique profonde de Pierre Aronnax. Il conclut en effet son récit par des mots tirés de *La Bible* : « Aussi, à cette demande posée, il y a six mille ans, par l'*Ecclésiaste* : "Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme ?" deux hommes entre tous les hommes ont le droit de répondre maintenant. Le capitaine Nemo et moi. » Si seuls Nemo et Aronnax peuvent répondre à cette question et non les compagnons du savant ou les marins du Nautilus, c'est qu'il faut lire cette phrase de manière métaphorique. Les « profondeurs de l'abîme » ne sont pas uniquement celles des fonds marins, mais bien celles de l'âme. L'arrogance du savant qui se prétendait spécialiste a fait place à un homme qui, grâce à cette expérience de la nature, a pris du recul sur l'existence et sur la place de l'homme dans un monde qui ne lui appartient pas.

[Conclusion qui récapitule le trajet parcouru. Ouverture possible si pertinente] Pour conclure, il convient d'aborder avec prudence les propos de Milan Kundera. Certes, l'homme se comporte comme un « propriétaire » de la nature. Arrogant, puissant par sa technique et ses expériences, il s'arroge des droits qui outrepassent le commandement divin - mais surtout le bon sens. Sa condition d'homme raisonnable et doté d'une conscience devrait pourtant l'inviter à se comporter comme un « gestionnaire » ; faute d'en être un, il est déjà en train de « rendre compte de sa gestion ». Pourtant, il fait lui aussi les frais de la puissance de sa nature. Il semble difficile de le cantonner à un rôle de maître : non seulement les animaux ou les phénomènes naturels se retournent contre lui, mais ses besoins en font souvent un esclave bien plus qu'un tyran. Si l'homme est créatif, la nature l'est davantage encore et elle offre à chacun une leçon d'humilité. Alors, il faudrait renoncer à cette posture, que ce soit celle du « propriétaire » ou du « gestionnaire ». Dans les deux cas, elle place l'homme au sommet de la hiérarchie du monde naturel, et donc presque en dehors de celui-ci. L'homme n'est pas extérieur à la nature ou à ses expériences : il en est un élément parmi d'autres et sa raison ne doit pas être un outil de persécution, mais une clef d'arbitrage. Ni chargé par Dieu de dominer le monde, ni sorti de la cuisse de Jupiter, il est un homme du terrain, de passage sur un monde qui a été créé bien avant lui et qui lui survivra, sans avoir de comptes à rendre à personne.